

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L' Abeille.

5me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

5me Année.

VOL. V.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 22 MARS 1853.

No. 25

LE RIMEUR REBUTE.

Adieu vous dis, triste lyre,
C'est trop apprêter à rire,
De tous les métiers le pire
Est celui qu'il faut élire
Pour mourir de male faim :
C'est à point celui d'écrire.
Adieu vous dis, triste lyre.
J'avais vu dans la satire
Pelletier cherchant son pain ;
Cela devait me suffire
M'y voilà, s'il le faut dire.
Faquin, et double faquin
[Que de bon cœur j'en soupire !]
J'ai voulu part au pasquin :
C'est trop apprêter à rire.
Tournons ailleurs notre mire
Et prenons plutôt en main
Une rame de navire.
Adieu vous dis, triste lyre.
Je veux que quelqu'un désire,
Voire, brûle de nous lire ;
Qu'on nous dore en maroquin,
Qu'on grave sur le porphyre
Notre nom, ou sur l'airain ;
Que sur l'aile du Zéphire
Il vole en climat lointain.
Ce maigre lot où j'aspire
Remplit-il ma tirelire ?
En ai-je mieux de quoi frire ?
S'habille-t-on de vélin ?
Hélas ! ma cheveance expire,
Soucis vont me déconfire,
J'en suis plus jaune que cire.
Par un si se'op martyre
C'est trop apprêter à rire.
Et puis, pour un qui m'admire
Mant autre et maint me déchire,
Contre mon renom conspire,
Veut la rime m'interdire.
Tel cherche un bon médecin,
(S'il en trouve il sera fin !)
Pour me guérir du délire :
Et, comme à cerveau malsain,
L'ellébore me prescrire.
Je ne sus ni le plus vain
Ni le plus sot écrivain ;
Si sais-je bien pour certain
Qu'aisement s'enflamme l'ire
Dans le littéraire empire.
Despréaux encor respire,
Toujours franc, toujours mutin.
Adieu vous dis, triste lyre.
Jouïter avec ce beau sire
Serait pour moi petit gain,
Sans bruit mes grênes je tire.
C'est trop apprêter à rire :
Adieu vous dis, triste lyre.
Si vous désirez savoir le nom de telles poésies, demandez-le à M. M. les Humanistes.

MAZARIN.

Un jour, c'était en 1630, Louis XIII et Richelieu s'étant rendus à Lyon, y rencontrèrent un jeune diplomate italien dont

les talents et l'adresse s'étaient déjà déployés dans plusieurs occasions. Ce jeune italien, cet homme d'état, était Jules Mazarin ; c'était cet homme qui, succédant à Richelieu, devait à son tour, mais par des moyens différents, préparer la glorieuse époque du règne de Louis XIV.

Jules Mazarin, fils de Pierre Mazarin, noble sicilien, naquit à Rome le 14 juillet 1602. Après avoir fait ses études à Rome et suivi en Espagne les cours de droit aux universités d'Alcala et de Salamanca, il abandonna la jurisprudence pour embrasser la carrière militaire qui lui fit trouver celle de la diplomatie. Appelé en France par Richelieu qui l'avait déviné à Lyon, Mazarin quitta l'Italie en 1639, fut naturalisé français cette même année, et s'attacha dès lors irrévocablement à sa nouvelle patrie.

Les services qu'il rendit alors à la France lui valurent bientôt le chapeau de cardinal que Louis XIII obtint à Rome pour lui. Cependant il faut remarquer que Mazarin ne reçut jamais les ordres sacrés ; ce cardinalat ne fut pour lui qu'une sorte de dignité séculière.

Après la mort de Richelieu, Louis XIII légua toute l'autorité à Mazarin qui eut dès lors la direction de toutes les affaires. Mais bien différent de Richelieu qui avait régné par la terreur, le nouveau ministre voulut au contraire régner par la douceur. Il chercha d'abord à se faire des amis, en obtenant la mise en liberté de toutes les victimes du dernier ministère. Louis XIII suivit de près Richelieu dans la tombe. Ce prince, en mourant, nomma Mazarin membre du conseil de régence dont la présidence était confiée à la reine Anne d'Autriche. La reine, usant de sa prérogative, nomma premier ministre le cardinal qui avait montré son habileté en secondant les vues profondes de Richelieu. On vit alors ce favori italien présider presque seul aux destinées de la France. N'ayant d'autre appui que la confiante affection d'une reine, étrangère comme lui, il sut faire face à tous les troubles d'une régence, à la révolte de tous ces princes du sang et de ces grands seigneurs humiliés par Richelieu. La lutte était périlleuse et la victoire difficile. La fronde au-de-

dans, la guerre au dehors, des finances en désordre, une foule d'ennemis sur les bras tels que Condé, Paul le Gondi, Paris tout entier, voilà les obstacles qu'il avait à vaincre. Mazarin en triompha cependant. Deux fois les grands seigneurs le chassèrent de la France, mais il sut y revenir et se maintenir au faite du pouvoir. Il est vrai que pour triompher il employa cette politique peu scrupuleuse dont on usait envers lui, achetant ses ennemis, ayant beaucoup d'espions, magnifique en promesse, mais très-peu esclave de sa parole. Né italien et nourri dans les intrigues, Mazarin était souple et dissimulé. Il voulait par la ruse et par l'adresse arriver au même but que Richelieu s'était efforcé d'atteindre par la force. Mais malgré sa tortueuse politique, on ne peut lui refuser la gloire d'une constante modération, car si jamais homme ne fut plus insulté que lui, jamais homme aussi ne se vengea moins. Aussi puissant que Richelieu l'avait été, il pouvait comme lui écraser ses ennemis, mais il ne versa jamais une goutte de sang et ne fit usage que rarement de la Bastille. Deux traits sont remarquables dans le caractère de Mazarin : il aimait passionnément sa patrie adoptive ; il dédaigna infiniment ses ennemis personnels, et l'on peut dire de lui qu'il fut l'homme public de son temps, qui valut le mieux par le cœur et qui montra le plus d'esprit.

Les glorieuses journées de Rocroi, de Nordlingen, de Lens, illustrèrent les premières années du ministère de Mazarin. Le traité de Westphalie qui les suivit valut à la France l'Alsace avec d'autres domaines, et resserra l'autorité de la maison d'Autriche dans les bornes les plus étroites. Ce glorieux traité qui prouvait le génie de Mazarin, aurait dû dès lors lui mériter l'amour de la nation ; mais les troubles de la France qui surgirent à cette époque et qui se prolongèrent durant six ans, ne lui permirent pas de jouir de sa gloire. Les temps d'orage étaient venus pour lui. Condé, qui avait combattu contre la Fronde et avait obtenu la paix avec le ministre de Mazarin, exalta avec orgueil ses services et ne gardait aucun ménagement avec le cardinal

Mazarin se crut dispensé de toute reconnaissance envers un protecteur si fier, et à force d'intrigues, il parvint à le faire arrêter sans que personne osât murmurer dans la capitale. Mais il n'en fut pas de même dans le reste de la France; les partisans de Condé coururent aux armes et triomphèrent de concert avec la Fronde. Le cardinal fut banni à perpétuité par un arrêt du Parlement. Mazarin sortit de la France et se retira à Cologne, et là quoiqu'éloigné il ne cessa de gouverner la Reine et l'Etat. Cependant le règne de Condé ne fut pas long. Contraint de sortir de Paris pour échapper à une nouvelle captivité, il ne mit plus de borne à sa révolte et traita avec l'Espagne contre le roi de France. Louis XIV venait d'être déclaré majeur, Mazarin avait reparu à la tête d'une armée levée à ses frais. La Fronde s'avança jusqu'aux portes de Paris où le désordre était à son comble. Mazarin, pour conjurer l'orage et ôter à la rébellion une cause ou un prétexte, sortit une seconde fois du royaume et se retira à Bouillon, où il rendit un grand service à la France. Une armée espagnole, sous les ordres du comte de Fuenzaldagne, s'apprêtait à porter du secours au prince contre la cour. Mazarin réussit à effrayer ce général et à le décider à repasser la frontière. Mais on était las de la guerre le roi appelé à Paris, signala son entrée par une amnistie; les chefs seuls furent exceptés. Mazarin revint alors à Paris, où il fut reçu comme un triomphateur. Les temps d'orage étaient passés et chacun respectait une fortune que tant de traverses n'avaient pu détruire.

« Ainsi se termina, comme dit un historien, cette étrange guerre civile, où l'on dépensa moins de sang que de plaisanteries, de pamphlets en vers et en prose et de jeux de mots dont quelques uns sont restés. Le ridicule achève de tuer les idées que la force a vaincues. La féodalité fut détruite; le pouvoir absolu constitué avec l'assentiment du peuple; et le parlement, qu'on avait vu, à toutes les époques de crise intérieure, prêter aux ennemis du trône un secours plus malvaillant qu'efficace, cessa d'être un pouvoir politique pour ne plus s'occuper que de rendre la justice. Il arriva même un jour que Louis XIV âgé de 17 ans, entra en équipage de chasse, botté, éperonné et le fouet à la main, dans la salle de séance de ce corps et lui intima de la manière la plus expresse l'ordre de ne plus se mêler d'affaires publiques. Le parlement fut forcé d'accepter en silence cette insolente bravade qui annonçait à la France et à la féodalité un maître, à l'Europe un conquérant »

La guerre intérieure était terminée et Mazarin avait triomphé; mais l'Espagne n'avait pas encore d'armée et Condé était encore dans les rangs ennemis. Les généraux français obtenaient partout des succès brillants sur les Espagnols. Pendant le cours de ces victoires, Mazarin conclut un traité avec Olivier Cromwell, protecteur de la république d'Angleterre (2 novembre 1655). L'Espagne était sur le point de se l'associer et Mazarin, en sacrifiant les principes de la justice aux exigences de la politique, sut prévenir une ligue qui pouvait être si désastreuse pour la France. Ayant ainsi enlevé à l'Espagne ce puissant allié, Mazarin tourna ses vues vers un objet de la plus haute importance. La paix qu'on n'avait pu conclure à Westphalie, et que les troubles survenus depuis avaient toujours empêché, redevint le but de ses plus grands efforts, il n'épargna ni négociations, ni démarches de toute sorte, pour arriver à cette fin désirable.

Mazarin après avoir été le précepteur du jeune roi dont il avait surveillé l'éducation jusque dans ses moindres détails, lui ménageait une alliance qui devait en même temps donner à la France une paix glorieuse. Principal auteur du traité de Westphalie, il attachait l'honneur de son ministère à éteindre la guerre qui n'existait plus qu'entre la France et l'Espagne et à faire épouser l'infante à Louis XIV. Des négociations furent d'abord entamées à Madrid par Hugues de Lionne qu'il y avait envoyés [1656]; mais les longues conférences qu'eut cet agent avec Louis de Haro, premier ministre de Philippe IV n'eurent aucun résultat. Il fallut prolonger la guerre, les armes françaises triomphèrent sur presque tous les points: les troupes de Louis XIV et de Cromwell enlevèrent Dunkerque aux Espagnols, pendant que Turenne par la même bataille des Dunes préparait la conquête d'une partie des Pays-Bas. L'Espagne consternée se décida enfin à conclure la paix.

Des conférences s'établirent entre Mazarin et Louis de Haro dans l'île des Faisans, à la frontière d'Espagne et de France. Elles s'ouvrirent le 13 août, et le 7 novembre suivant fut signé le célèbre traité des Pyrénées [1651.] Ainsi en moins de trois mois deux hommes seuls réussirent à régler une paix que tous les ministres de l'Europe n'avaient pu conclure à Munster en bien des années. Cette paix glorieuse acquit à la France le Roussillon, l'Artois et une partie de la Franche Comté et elle fut cimentée par le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie Thérèse, fille aînée du roi d'Espagne.

Le traité des Pyrénées qui complète celui de Westphalie, mit fin à la prépondérance de l'Espagne, assura l'abaissement de la maison d'Autriche, et éleva la France au premier rang des puissances de l'Europe. Cette paix, chef d'œuvre de Mazarin, et son plus grand titre de gloire, ouvrit dignement la glorieuse époque désignée sous le nom de siècle de Louis XIV.

L'alliance des maisons de France et d'Espagne qui en fut la principale conséquence n'était pas l'ouvrage d'un jour, ni l'idée d'un premier moment. « C'était, dit le président Hénault, le fruit des réflexions du cardinal Mazarin qui montra bien que l'art de lire dans l'avenir n'était pas une chimère pour les hommes vraiment politiques. » Mazarin dès l'an 1642, c-à-d, 14 ans auparavant, méditait cette alliance pour acquérir au roi de France des droits importants, tels que ceux à la succession de la couronne d'Espagne. C'est ainsi qu'il s'en explique dans ses lettres aux ministres du roi à Munster: « Si le roi très-chrétien pouvait avoir les Pays-Bas et la Franche-Comté en dot en épousant l'Infante d'Espagne, alors nous aurions tout le solide, car nous pourrions espérer à la succession d'Espagne, quelque renonciation que l'on pût faire à l'Infante; et ce ne serait pas une attente fort éloignée, puisqu'il n'y a que la vie du prince, son frère, qui l'en pût exclure. » N'était-ce pas lire dans l'avenir ?

Mazarin survécut peu de temps à ce traité qui immortalisait son nom. Avant de mourir il voulut donner une preuve à Louis XIV de son dévouement en lui désignant un grand homme pour lui succéder. Je vous dois tout, sire, dit-il au roi; mais je crois m'acquitter envers votre majesté, en vous donnant Colbert. Ce grand ministre, pendant 20 années ayant présidé aux destinées de la France, combla dignement sa vie, à l'âge de 58 ans, par une mort édifiante et chrétienne (9 mars 1661). Différents jugements ont été portés sur le cardinal Mazarin. Des historiens l'ont regardé comme un homme d'Etat du premier ordre; quelques autres au contraire l'ont regardé comme un personnage méprisable et un ministre inhabile; mais ce dernier jugement semble dicté par la haine. « Certes celui qui, au milieu des troubles qui menaçaient sa puissance, poursuivait l'exécution des vastes projets de Richelieu, donna la paix à tant de royaumes et à la France de riches provinces, qui plus tard, acheva la grande œuvre de la paix de Westphalie et assura l'abaissement de l'Autriche en donnant à la maison de Bourbon l'espérance de tout le trône; qui, abhorré pendant un temps, exilé, proscrit, perdit et recouvra tout à tour sa puissance, n'en fit jamais usage pour verser une goutte de sang, et finit par regagner l'amour et le respect des Français; qui prévint ce que serait Louis XIV, devina Colbert et s'acquitta de ce qu'il devait à son maître, en formant pour lui le plus grand ministre qu'ait eu la France; celui-là sans doute, ne

fut pas un homme médiocre ni un ministre inhabile." (a)

Un historien mettant en parallèle Richelieu et Mazarin semble, avec quelle raison, donner la préférence à ce dernier: " Si on examine, dit-il, de quelle utilité ils ont été au monde, il vaut certainement mieux avoir apaisé des troubles que d'en avoir fait naître, il vaut mieux avoir terminé la guerre de 30 ans que de l'avoir entretenue et ramifiée. La paix de Westphalie et celle des Pyrénées sont deux époques qui élèvent Mazarin au dessus de Richelieu et des plus grands ministres. Ces monuments de paix valent bien l'honneur d'avoir inventé des moyens nouveaux ou renouvelé des moyens anciens de troubler l'Europe."

(a) Biographie universelle, art. Mazarin.

T. W. J.
M. L. C.

L' Abeille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 22 Mars 1853.

La St. Patrice a été célébrée avec pompe jeudi dernier, par la population irlandaise de cette ville. La messe solennelle avec musique fut chantée à dix heures dans l'église St. Patrice par le Révd. M. J. Auclair, curé de Québec et le sermon prêché par le Révd. M. E. Horan, prêtre du Séminaire. Sa Grandeur Mgr. de Tloa et beaucoup de prêtres honoraient la cérémonie de leur présence. A la suite de l'office, les enfants de la verte Erin ont parcouru les diverses rues de la capitale avec leurs bannières et insignes nationaux.

Nos confrères d'origine irlandaise ont montré qu'ils n'étaient point étrangers à la solennité de ce jour, eux aussi ont senti battre leurs jeunes cœurs en pensant à cette Irlande dont leurs pères leur ont parlé si souvent. Et nous, Canadiens-français, nous qui ressentons de si vives émotions à la St. Jean-Baptiste, nous avons cru qu'il était de notre devoir de prendre part à la fête des fils de S. Patrick.

La salle était illuminée comme aux circonstances extraordinaires, la tribune recouverte d'une tenture verte, des sièges étaient disposés pour nos jeunes amis, et les joyeux accords de la bande ont répété les airs nationaux que le barde modulait sur sa harpe, au temps des splendeurs de la vieille Irlande.

Trois irlandais montèrent à la tribune et parlèrent avec chaleur des conquêtes évangéliques de St. Patrice, de l'empressement de leurs pères à embrasser la foi; des malheurs qui pèsent sur l'Irlande et forcent ses infortunés habitants à quitter le sol qui les a vus naître et à se disperser sur toute la terre, toujours pauvres et dé-

laissés, mais toujours fermes et courageux dans la foi catholique. J'ai surtout été vivement ému en entendant les deux Haut-Canadiens que j'ai l'honneur de compter au nombre de mes compagnons de classe, terminer leurs discours en nous remerciant affectueusement d'avoir pris part à cette fête et en nous disant que c'était probablement la dernière fois qu'ils nous adressaient la parole, mais que toujours ils se rappelleraient cette soirée, cette cordiale sympathie que nous leur témoignions.

Après qu'ils eurent parlé, un canadien adressa aussi quelques mots à l'assemblée et finit en disant: que puis-je nous vivions sous le même toit, sous le même gouvernement, sous le même climat, puis que nous avons tous la même foi, nous devons n'avoir qu'un cœur et prendre pour devise ces mots: *pro Deo et patria, vivere pour Dieu et pour la patrie.*

Enfin pour montrer que véritablement nous ne faisons qu'une seule famille, la fête se termina par la *Claire-Fontaine* qui excita des applaudissements longtemps prolongés et un enthousiasme difficile à décrire.

Nous avons reçu une lettre de l'Assomption qui fait à M. Léandre les éloges les mieux mérités: nous souscrivons volontiers à ces éloges, mais nous espérons que l'auteur de la lettre nous dispensera de la reproduire.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ANGLETERRE. Sir Charles Wood ayant laissé échapper, dans un festin, quelques vertes expressions contre la France, s'en est excusé dans une lettre adressée à lord John Russell. Ce dernier affirme toujours que la France et l'Angleterre sont en relations amicales. Cependant, malgré ces protestations de paix entre deux puissances rivales et ennemies, il est difficile de ne pas s'attendre à quelque violente commotion. L'armée française, il est vrai, est considérablement réduite; mais si cette réduction peut annoncer la paix, que signifient ces fortifications dans les ports maritimes des deux nations? On a bientôt rassemblé des soldats disciplinés; mais on ne construit pas des vaisseaux, on n'élève pas des murailles en un jour. La France ne déclarera pas la guerre tant qu'elle n'est pas suffisamment préparée; et en attendant l'empereur peut, tout en prônant la paix, diminuer son armée. Ses protestations ont tout l'air d'un prétexte. Pour vivre en paix, qu'importe aux deux puissances qu'il y ait deux ou trois mille hommes, dix ou vingt canots de plus ou de moins dans telle ou telle place?

FRANCE. Les nouvelles religieuses sont en si grand nombre, qu'il est impossible de les rapporter en détail. Elles attestent

que la religion catholique reprend avec une admirable rapidité son ascendant sur les cœurs. Dans beaucoup de diocèses, les temples que l'impiété avait renversés ou détournés à un usage profane, sortent de leur avilissement et de leurs ruines; le pauvre si longtemps condamné à n'attendre de secours qu'un fantôme fugitif, trouve dans les cœurs régénérés par la religion, de quoi soulager sa misère. On fait pour lui des enquêtes, on crée des établissements. Détrompé par l'exemple de son souverain qui le protège, le peuple court après lui s'agenouiller à la table sainte pour rendre à son Dieu qu'il ne craint plus d'adorer, les hommages qu'il lui doit, et pour lui demander cette paix de l'âme si douce pour un enfant de l'église et qu'il a perdue avec son roi, ses pasteurs et ses autels. Le peuple comme le souverain confesse que la religion est bonne et nécessaire à tous. Fier d'avoir un maître, le français démentit cette assertion démagogique: que le sceptre est incompatible avec la liberté. Le faste du Louvre et le luxe de Versailles ont cessé d'être à ses yeux des traces de la tyrannie. Le fruit de ses sueurs ne nourrit plus la prodigalité et le despotisme, mais l'honneur et la gloire de la nation. Il voit sans effroi arriver les impôts; il donne et il sait bien qu'il donnera, parce que cela est nécessaire. Il le fait volontiers; parce que la religion, cette douce et puissante reine des cœurs, quand elle peut exercer son empire, apprend aux grands à être humains et au peuple à demeurer fidèle.

Où sont donc les socialistes?

ECOSSE. Une magnifique église consacrée au culte catholique vient d'être construite.

LIEUX SAINTS. La sublime Porte semble méconnaître les droits de la France à la protection des lieux-saints, et l'empereur de Russie va, dit-on, se mêler de décider la question. Mais la France a des traités formels avec les Turcs et elle ne souffrira point cette intervention.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

Charlemagne fut le premier des rois de France qui essaya de rassembler quelques manuscrits échappés à la destruction des Barbares. Aidé des conseils d'Alcuin et d'Eginhard, il voulut faire revivre le siècle d'Auguste au milieu des descendants des Goths et des Huns. Ce fut en vain que, pour compléter l'illusion, lui et ses académiciens prenaient les titres pompeux des David et des Virgile; après sa mort les guerres civiles et extérieures, et à leur suite, la féodalité, chassèrent dans les cavernes la science des Cicéron et des Démosthènes. Saint Louis parut vouloir

établir un dépôt public de livres; mais il n'y donna rien de suite, et légua ceux qu'il avait réunis, aux Jacobins, aux Cordeliers de Paris, à l'abbaye de Royaumont, et aux Jacobins de Compiègne.

Le mémoire historique qui précède le catalogue de la Bibliothèque royale nous apprend que le roi Jean avait six volumes de sciences et d'histoire, et quatre de religion. Charles V augmenta beaucoup cette première collection, et la porta à 910 volumes; elle occupait les trois étages d'une tour du Louvre, appelée *Tour de la librairie*.

Entièrement dispersée sous le règne désastreux de Charles VI, la Bibliothèque ne se recruta que très-difficilement sous son successeur. Le duc de Bedford, pendant son séjour à Paris, en avait acheté la plus grande partie pour une somme de 1,200 livres, et l'avait envoyée à Londres, ainsi que toutes les chartes du royaume. La découverte de l'imprimerie donna les moyens de l'augmenter sensiblement. Néanmoins les manuscrits avaient toujours une très-grande valeur, et l'on sait que Louis XII, voulant emprunter les œuvres d'un docteur arabe à la faculté de médecine, fut obligé de donner une somme considérable d'argent, et de plus un seigneur dut s'engager par acte authentique à remettre le livre à la faculté.

Charles VIII rapporta quelques livres d'Italie; Louis XII y ajouta la bibliothèque de Blois, où se trouvaient beaucoup de livres de la tour de Louvre; et celles des ducs de Milan à Pavie et de Pétrarque. François I réunissait ces livres à ceux de Fontainebleau. Mais, malgré ces accroissemens, on ne comptait que 200 livres imprimés lorsque Henri II, par les conseils de l'avocat Raoul Spifame, ordonna, en 1556, que tous les libraires de Paris publiant un ouvrage seraient tenus à en déposer un exemplaire sur papier vélin à la Bibliothèque du roi. On remarque, parmi ceux qui étaient chargés de sa conservation, Jacques Amyot, Auguste de Thou, son fils le président, et Casaubon. En 1595, Henri IV réunissait la bibliothèque de Fontainebleau et celle de Catherine de Médicis à Paris. On en transporta alors le local dans le collège de Clermont, et en 1604 dans une grande salle du cloître des Cordeliers.

Louis XIII l'enrichit surtout de livres persans, hébreux, turcs et arabes; elle fut transférée dans une maison de la rue de la Harpe, et s'élevait à 7,000 volumes. Louis XIV est celui qui a fait le plus pour son agrandissement: en 1674 elle s'élevait à 30,000 volumes, et à l'époque de sa mort (1715) à 70,000. Alors elle fut transportée de la rue de la Harpe dans le

local que Colbert lui avait préparé dans la rue Vivienne; et en 1721 le duc d'Orléans, régent, sur l'avis de l'abbé Bignon, la fit placer où elle est aujourd'hui; entre les rues Vivienne et Richelieu d'un côté, Colbert et des Petits-Champs de l'autre. Pendant la révolution et l'empire elle s'accrut de 200,000 volumes, et on y compte maintenant près de 800,000; les manuscrits en comprenant 70,000. Les donateurs et les établissemens qui ont le plus contribué à son agrandissement sont Dupuy, de Béthune, de Brienne, de Jaignières, de Doat, Dufourni, Colbert, du Cange, Fontanet, &c; la Sorbonne, les abbayes Saint Victor, Saint Germain-des-Prés les bibliothèques de Munich, Vienne, Saint-Marc, &c.

Louis XIV fut aussi le premier qui s'occupa du dépôt des gravures, estampes, cartes et plans; ce dépôt possède plus de 8,000 volumes, renfermant environ 1,200,000 estampes.

LE LAPIN DE LA FONTAINE.

Je m'étais ennuyé longtemps, et j'en avais ennuyé bien d'autres. Je voulais m'ennuyer tout seul. J'ai une fort belle forêt: j'y allai un jour, ou, pour mieux dire, un soir, pour tirer un lapin. C'était à l'heure de l'affût. Quantité de lapereaux paraissaient, disparaissaient, se grattaient le nez, faisaient mille bonds, mille tours, mais si vite, que je n'avais pas le temps de lâcher mon coup. Un arcien, d'un poil un peu plus gris, d'une allure plus posée, parut tout d'un coup au bord de son terrier. Après avoir fait sa toilette tout à son aise (car c'est de là qu'on dit: propre comme un lapin), voyant que je le tenais au bout de mon fusil: Tire donc, me dit-il, qu'attends-tu?

Oh! je vous avoue que je fus saisi d'étonnement!... Je n'avais jamais tiré qu'à la guerre sur des animaux qui parlent. Je n'en ferai rien, lui dis-je, tu es sorcier. Moi, point du tout, me répondit-il; je suis un vieux lapin de La Fontaine. Oh! pour le coup je tombai de mon haut. Je me mis à ses petits pieds; je lui demandai mille pardons, et lui fis des reproches de ce qu'il s'était exposé. Eh! d'où vient cet ennui de vivre? — De tout ce que je vois. — Ah! bon Dieu, n'avez-vous pas le même thym, le même serpolet? — Oui, mais ce ne sont plus les mêmes gens. Si tu savais avec qui je suis obligé de passer ma vie! Hélas! ce ne sont plus les bêtes de mon temps. Ce sont des petits lapins musqués qui cherchent des fleurs. Ils veulent se nourrir de roses, au lieu d'une bonne feuille de chou qui nous suffisait autrefois. Ce sont des lapins géomètres, politiques, philosophes; que sais-je? d'autres qui ne parlent qu'allemand? d'autres qui parlent un français que je

n'entends pas davantage. Si je sois de mon trou pour passer chez quelque gent voisine, c'est de même; je ne comprends plus personne. Les bêtes d'aujourd'hui ont tant d'esprit! Enfin, vous le dirai-je, forcé d'en avoir, ils en ont si peu, que notre vieux âne en avait plus que les singes de ce temps-ci.

Je priai mon lapin de ne plus avoir d'humeur, et je lui dis que j'aurais soin de lui et de ses camarades, et qu'il s'en trouverait encore. Il me promit de me dire ce qu'il disait à La Fontaine et de me mener chez ses vieux amis. Il m'y mena en effet. Sa grenouille qui n'était pas tout-à-fait morte, quoi qu'il l'eût dit, était de la plus grande modestie, en comparaison des autres animaux que nous voyons tous les jours: ses crapauds, ses cigales chantaient mieux que nos rossignols; ses loups valaient mieux que nos moutons. Adieu, petit lapin, je vais retourner dans mes bois, à mes champs et à mon verger. J'éleverai une statue à La Fontaine, et je passerai ma vie avec les bêtes de ce bon homme.

LE PRINCE DE LIGNE

Un soir, dans une rue isolée, le poète Lemierre fut arrêté par un homme qui lui demanda l'heure assés brutalement. Lemierre, sans se déconcerter, tire son épée et en présente la pointe à son interlocuteur: *regarde à l'aiguille*, lui dit-il.

C'était ce même poète qui assistant un jour à la représentation d'une de ses pièces de théâtre répondait sérieusement à ses amis qui déploraient devant lui le vide de la salle: "Tout est plein, mais cette salle est constamment d'une manière si étrange que vraiment je ne sais où ils se cachent."

"Un anglais gagne deux heures par jour sur un français, en mangeant la moitié des mots."

VOLTAIRE.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié: la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. Jos. Gariépy.
Chez les Extérieures, M. P. Drolet.
Au Séminaire de St. Hyacinthe, M. J. R. Ouellet.
Accueillé de l'Assomption, M. L. A. A. Jetté.
J. B. BLOUIN, Gérant.